

Zeitschrift: Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg

Band: 42 (1995)

Heft: 1-2

Artikel: Florence, 1492 : réapparaît Plotin

Autor: Saffrey, Henri Dominique

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-761417>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HENRI DOMINIQUE SAFFREY

Florence, 1492: réapparaît Plotin*

Transportons-nous par la pensée à Florence dans le chœur de l'église du couvent dominicain, Santa Maria Novella. Levons les yeux et contemplons les fresques que Domenico Ghirlandaio vient d'achever. C'est Giovanni Tornabuoni, l'oncle de Laurent de Médicis, qui a commandé cette décoration. Dans les diverses scènes de la vie de S. Jean-Baptiste, que Bernard Berenson qualifiait de «tableaux vivants»¹, les figurants sont des portraits des membres de la famille, les Tornabuoni et les Médicis, et de leurs amis. Les plus illustres de ces derniers sont réunis dans un groupe où l'on reconnaît Cristoforo Landino, le commentateur de Dante, Angelo Politiano, le traducteur de l'*Iliade*, un troisième personnage dont l'identité est discutée², et Marsile Ficin, qui vient d'achever, à l'âge de 57 ans, la traduction de Plotin après celle de Platon. Une inscription date le tableau de l'an 1490, «dans lequel, je cite, la cité toute embellie par sa richesse, ses victoires, ses arts et ses édifices, jouissait dans l'honneur de l'abondance, de la bonne santé et de la paix»³. Splendide proclamation de la gloire de Florence!

* Une version anglaise de cet article a paru dans *Renaissance Quarterly*.

¹ Cf. B. BERENSON, *The Italian Painters of the Renaissance*, Oxford 1950, p. 105.

² Cf. Ch. HOPE, «Historical Portraits in the <Lives> and in the Frescoes of Giorgio Vasari», dans: *Giorgio Vasari...*, a cura di Gian Carlo Garfagnini, Florence 1985, p. 324.

³ An. MCCCCLXXXX quo pulcherrima ciuitas opibus victoriis artibus aedificiisque nobili copia salubritate pace perfruebatur.

Et si, de Santa Maria Novella, nous allons au palais des Médicis dans la via Larga, nous trouvons Laurent le Magnifique en train de lire la nouvelle traduction de Plotin dans le manuscrit royal que Philippe Valori a fait confectionner, à ses frais, par Lucas Fabiani qui l'a copié de sa belle écriture, et enluminer par Attavante avec un grand talent, pour en faire un exemplaire de présentation digne du mécène de Marsile Ficin⁴. Laurent est si fier et heureux de l'achèvement de cette œuvre, qu'il décide sur le champ, et pour la première fois, de financer la fabrication, par un procédé barbare venu d'au-delà des monts, l'imprimerie, de ce livre qu'il fallait diffuser au plus vite. Il faudra presque deux années pour achever l'impression. Au colophon du livre *in folio* de 442 feuillets, nous lisons: *Magnifico sumptu Laurentii Medicis Patriae Servatoris impressit ex archetypo Antonius Miscominus Florentiae anno 1492 Nonis Maii*, ce qui veut dire: «Antonio Miscomini a imprimé ce livre à Florence sur l'original le 7 mai 1492 grâce à la somptueuse générosité de Laurent de Médicis, Sauveur de la Patrie»⁵. Hélas, Laurent était mort juste un mois plus tôt, le 8 avril, et il n'a jamais pu tenir dans ses mains ce livre tant attendu et qui allait être tant de fois réimprimé.

En Occident, Plotin n'était qu'un nom. Aucun de ses traités n'avait été traduit au moyen âge, les traductions de l'Antiquité étaient perdues, et c'est à Firmicus Maternus, à S. Augustin, à Macrobie et aux parties de Proclus déjà vulgarisées, que Plotin devait de n'être pas totalement inconnu. Mais on ne savait rien de ses écrits. Or, comme le disait Vespasiano da Bisticci dans ses *Vite: senza i libri non si poteva fare nulla*, «sans les livres, on ne peut rien faire»⁶. Précisément, c'est au début du XV^e siècle qu'apparaissent pour la première fois en Italie, à Florence, deux manuscrits des *Ennéades* de Plotin. Sur les bords de l'Arno vivaient alors des amoureux de l'Antiquité et, parmi eux, les deux premiers collectionneurs de manuscrits grecs: Giovanni Aurispa et Palla Strozzi. Nous savons qu'en 1423, Aurispa était revenu de Constantinople avec un lot de 238 livres grecs entre autres un manuscrit de Plotin, l'actuel *Laurentianus* 87,3, et en 1431, Palla Strozzi, faisant l'inventaire de sa

⁴ Cf. Marsilio Ficino e il Ritorno di Platone, Mostra, Firenze 1984, no 115, p. 147–150 (S. GENTILE).

⁵ Cf. *ibid.*, no 116, p. 150–151 (S. GENTILE).

⁶ Cf. Vespasiano da BISTICCI, *Le Vite*, ed. critica... di Aulo Greco, Vol. II, Firenze 1976, p. 140.

bibliothèque, enregistrait lui aussi un manuscrit de Plotin, l'actuel *Parisinus graecus* 1976.

Commençons par ce dernier⁷. Il est probable que Palla Strozzi (1372–1462) ait tenu ce manuscrit de Plotin de son maître grec, Manuel Chrysoloras, que Coluccio Salutati avait fait venir à Florence en 1397 pour y être le premier professeur de grec. Aussitôt Leonardo Bruni, Pier Paolo Vergerio et Palla Strozzi se firent ses élèves. Chrysoloras est mort en 1415, et la majorité de ses livres passèrent dans la bibliothèque Strozzi. En 1434, Strozzi fut exilé de Florence par les Médicis arrivés au pouvoir, et il vint s'établir à Padoue. Avant de mourir en 1462, il avait légué ses livres au monastère bénédictin de Sainte-Justine. Nous perdons de vue la collection de ces manuscrits, qui dort chez les moines jusqu'au moment où, au milieu du XVI^e siècle, elle entre dans la bibliothèque du cardinal Nicolas Ridolfi, neveu du pape Léon X. On sait que les livres du cardinal passèrent à son parent Piero Strozzi, puis à la mort de ce dernier au siège de Thionville en 1558, à la reine de France, Catherine de Médicis. Cette dernière circonstance nous explique pourquoi le manuscrit de Plotin est actuellement conservé à Paris dans la Bibliothèque Nationale depuis 1599, sous la cote 1976. Mais, parce qu'à aucun moment de son histoire ce manuscrit n'est tombé entre les mains d'un philosophe qui pût s'y intéresser, il n'a joué aucun rôle dans l'histoire du texte de Plotin avant l'époque moderne. Ce sont les éditions contemporaines, celle d'Émile Bréhier imparfaitement, et celle d'Henry-Schwyzler complètement, qui l'ont révélé au public savant.

Tout autre a été le sort du second manuscrit⁸, le *Laurentianus* 87,3. Rapporté de Constantinople à Florence par Giovanni Aurispa, il fut bientôt acheté par le grand collectionneur et homme de lettres florentin Niccolò Niccoli (1364–1437). Mais Niccoli était devant ce livre comme Pétrarque devant son manuscrit de Platon, il ne savait pas le lire, il ne pouvait que l'embrasser. Niccoli mourut en 1437, et, comme on le sait, deux ans plus tard, en 1439, le concile d'union entre les Grecs et les Latins se transportait de Ferrare à Florence. Du coup, la curiosité de quelques-uns pour les livres grecs se transforma en un enthousiasme général pour la tradition hellénique. Le dernier des philosophes grecs, Georges Gémiste Pléthon, faisait découvrir aux Occidentaux la géogra-

⁷ Cf. P. HENRY, *Études Plotiniennes II, Les manuscrits des Ennéades*, Bruxelles 1948, p. 3–15.

⁸ Cf. P. HENRY, *op. cit.*, p. 16–36, et: Marsilio Ficino e il Ritorno di Platone, Mostra, n° 23, p. 31–32 et planche VIII (S. GENTILE).

phie de Strabon et surtout la philosophie platonicienne. L'archevêque de Nicée, Bessarion, le futur cardinal, disait à qui voulait l'entendre que la Grèce n'avait pas connu de plus grand savant que Pléthon depuis Plotin⁹. C'était une manière de révéler Plotin aux gens du XV^e siècle. Cosme de Médicis, qui gouvernait Florence, ne rêvait qu'à collectionner les livres, si bien qu'en 1441 il acheta en bloc les livres de Niccolò Niccoli, dont le manuscrit de Plotin, pour la bibliothèque du couvent dominicain de San Marco, qu'il voulait doter de bons livres et ouvrir au public selon le vœu de Niccoli. Cette année-là, Marsile Ficin avait 8 ans, mais vingt-deux ans plus tard, en avril 1463, Cosme installait Ficin à Careggi pour qu'il se consacraît à l'étude de Platon. Déjà en septembre 1462, il avait mis à sa disposition les livres platoniciens de San Marco, en particulier un manuscrit de Platon, l'actuel *Laurentianus* 85,9, et un manuscrit de Plotin, peut-être le *Laurentianus* 87,3, ou plus probablement sa copie, l'actuel *Parisinus graecus* 1816.

En effet, en 1453, Cosme avait pris soin de faire relier par le libraire Vespasiano da Bisticci son manuscrit de Plotin, et, en août 1460, il en avait fait faire une copie par le grec Iohannes Scoutariotes. Si Cosme avait commandé ce second manuscrit de Plotin, copie du premier, n'était-ce pas déjà dans l'idée de pouvoir disposer d'un second exemplaire, sans appauvrir la bibliothèque de San Marco? N'avait-il pas déjà le projet de le remettre à Marsile? Quoi qu'il en soit, nous constatons que ce second manuscrit n'a jamais appartenu à la bibliothèque de San Marco. Ce manuscrit de Plotin est actuellement à la Bibliothèque Nationale de Paris, où il est venu avec la collection Ridolfi, c'est le *Parisinus graecus* 1816. Il paraît que l'on y trouve quelques rares corrections attribuées à Ficin dans le *Laurentianus*, et l'on en tire la conclusion que Ficin avait déjà commencé à lire Plotin dans le *Laurentianus* avant 1460. En tout cas, c'est dans ce *Parisinus* que Ficin a étudié Plotin à diverses étapes de sa vie, ce fut son manuscrit de travail pour sa traduction, comme le Père Paul Henry l'a prouvé sans contestation possible¹⁰.

⁹ Cf. G. MERCATI, Minutie 45, dans: *Bessarione* 38 (1925) 139, n° 2, reproduit dans: *Opere Minori* IV, Città del Vaticano 1937, p. 173–174; F. MASAI, Pléthon et le Platonisme de Mistra, Paris 1956, p. 385–386; C.M. WOODHOUSE, *Gemistos Plethon*, Oxford 1986, p. 34. Toutefois il ne faut pas exagérer l'influence de Pléthon, comme l'a montré J. HANKINS dans: *Plato in the Italian Renaissance*, Leiden 1990, vol. II, p. 436–440.

¹⁰ Cf. P. HENRY, op. cit., p. 45–62, et P.O. KRISTELLER, «Marsilio Ficino and his Works after five hundred years», dans: *Marsilio Ficino e il Ritorno di Platone*, Studi, Firenze 1986, p. 112.

Henry et Kristeller ont aussi établi que Ficin a travaillé avec d'autres manuscrits. On sait en effet que Ficin avait copié pour son usage un florilège de textes de Platon et de Plotin, ce manuscrit est aujourd'hui conservé à Milan, c'est l'*Ambrosianus* cod. F 19 sup.¹¹ Ce manuscrit est un livre de petit format de 239 feuillets, que Ficin considérait comme un livre de chevet. On y trouve copiés de sa main des extraits de Platon (*Phédon*, *Timée*, *Phèdre*, etc.) et quatre traités de Plotin, qui peuvent être considérés justement comme des exégèses des extraits platoniciens précédents, les traités IV 2 et IV 1, sur l'essence de l'âme, IV 7, sur l'immortalité de l'âme, et IV 8, sur la descente de l'âme. Ce manuscrit est le jumeau d'un autre conservé à la Biblioteca Riccardiana de Florence, le *Riccardianus* 92, dans lequel Ficin a réuni un autre florilège de textes platoniciens relatifs au Beau et à l'Amour¹². De Plotin, on trouve des résumés en latin des traités I 6, sur le Beau, et III 5, sur l'Amour. On a eu raison de mettre ce manuscrit en relation avec la rédaction du *Commentarium in Convivium, de amore*, qui date de 1469, et il semble que l'on puisse établir un lien analogue entre le premier florilège et la *Theologia Platonica, de immortalitate animorum*, composé entre 1470 et 1474.

Tous ces documents nous livrent déjà trois résultats importants. Ces manuscrits descendent tous du seul *Laurentianus* 87,3, qui demeure donc la seule et unique source de Marsile Ficin pour sa connaissance du texte de Plotin. Ensuite, nous constatons que Ficin a lu et étudié Plotin tout au long de sa vie, et en tout cas bien avant qu'il n'attaque sa traduction complète des *Ennéades*¹³. Enfin, il lisait déjà Plotin lorsqu'il traduisait Platon et qu'il composait ses grands ouvrages, car il a toujours considéré Plotin comme un interprète de Platon. Ce faisant, il ne faisait que prendre au pied de la lettre les mots mêmes de Plotin, quand il dit: «Souvent Platon dit que l'être, c'est-à-dire l'intellect, c'est l'idée: par conséquent Platon sait que l'intellect vient du Bien, et l'âme de l'intellect; et ce que nous disons là n'est pas nouveau, ni d'aujourd'hui, mais a été énoncé autrefois, sans être développé complètement, et ce que nous disons aujourd'hui est une interprétation de ces vieilles doctrines, qui établit, au moyen des écrits de Platon, que ces opinions sont anciennes»¹⁴.

¹¹ Cf. P. HENRY, op. cit., p. 37-43, et P.O. KRISTELLER, op. cit., p. 107.

¹² Cf. P. O. KRISTELLER, op. cit., p. 98.

¹³ Cf. A. WOLTERS, «Ficino and Plotinus' Treatise on Eros», dans: *Ficino and Renaissance Neoplatonism*, Ottawa 1986, p. 189-197.

¹⁴ Cf. PLOTIN, *Enn.* V 1 (10), 8.8-14.

Que Plotin soit avant tout pour Marsile Ficin le summus interpres de Platon, c'est ce qu'il veut aussi nous faire comprendre lorsqu'il nous raconte, dans la préface à sa traduction de Plotin, les circonstances qui l'ont amené à entreprendre ce gigantesque travail. Cette préface est un long texte dont je vous présenterai tour à tour les diverses parties, mais parce que l'histoire qu'elle rapporte a été très embellie par son auteur, elle demande pour chacune de ces parties un commentaire approprié. Adressée à Laurent de Médicis, son mécène, elle commence évidemment par un éloge de la famille des Médicis. En rappelant ses relations avec ses insignes bienfaiteurs, Ficin trace aussi un bref récit de sa vie¹⁵. Je traduis le premier paragraphe de ce texte.

«Le grand Cosme, père de la patrie par décision du sénat, à l'époque où se tenait à Florence, sous le pontificat d'Eugène IV, le concile entre les Grecs et les Latins, a souvent assisté aux discussions sur les mystères platoniciens menées par le philosophe grec nommé Gémistos, surnommé Pléthon, c'est-à-dire le second Platon. Aussitôt inspiré par la bouche brûlante de Pléthon et incité par lui, il conçut dans son esprit sublime une académie, pour la mettre au monde à la première occasion favorable. Ensuite, alors que ce grand Médicis faisait naître pour ainsi dire ce beau projet, il me désigna pour cette grande œuvre, moi le fils de son médecin préféré, alors que j'étais encore un enfant, et, dans ce but, il prit soin de mon éducation jour après jour. De plus, il s'employa à me procurer tous les livres grecs, non seulement de Platon, mais aussi de Plotin. Ensuite, dans l'année 1463, j'avais 30 ans, il me commanda de traduire d'abord Hermès Trismégiste, et ensuite Platon. J'ai achevé Hermès en peu de mois, de son vivant, et toujours de son vivant je me suis mis à Platon. Et, bien qu'il eût aussi désiré Plotin, il ne me demanda pas explicitement la traduction de Plotin, afin que je ne sois pas écrasé d'un seul coup par un poids trop lourd. Si grande était l'indulgence de ce grand homme pour les siens, si grande sa discrétion pour tous. Pour cette raison, je n'ai pas songé à me mettre à Plotin, moi qui n'avait pas deviné sa pensée. Cependant, tant qu'il a vécu sur la terre, Cosme a gardé pour lui-même ce désir, mais du haut du ciel il l'a exprimé, ou plutôt il l'a inspiré. En effet, au moment où j'ai donné Platon à lire aux Latins, l'âme

¹⁵ Cf. M.M. BULLARD, «Marsilio Ficino and the Medici. The inner Dimensions of Patronage», dans: *Christianity and the Renaissance*, Syracuse 1990, p. 467-492. Cette préface est reproduite dans toutes les éditions de la traduction de Ficin jusqu'à celle de F. CREUZER, *Plotini Opera Omnia*, Oxonii 1835, Vol. I, p. xvii-xviii.

héroïque de Cosme a poussé, je ne sais comment, l'esprit héroïque de Jean Pico de la Mirandola à venir à Florence, et lui-même ne savait pas comment. Lui qui était né l'année même où je m'étais mis à Platon, et qui était venu à Florence le jour même et presque à l'heure même où j'ai édité Platon, dans l'instant, après m'avoir salué, il m'interroge au sujet de Platon, et moi de lui répondre: «Notre Platon aujourd'hui a franchi notre seuil.» Lui donc, m'ayant félicité grandement pour cela, aussitôt, au moyen de quelles paroles, je ne sais, et lui non plus, ne m'a pas seulement suggéré de traduire Plotin, mais m'y a vivement poussé. Vraiment cela semble la main de Dieu que, au moment où Platon renaissait pour ainsi dire, Pico le héros, né sous Saturne dans le Verseau, signe sous lequel moi aussi je suis né trente ans plus tôt, et arrivant à Florence le jour même de la parution de notre Platon, m'a révélé d'une manière merveilleuse cet ancien souhait au sujet de Plotin du héros Cosme, qui m'était complètement inconnu, mais qui lui avait été révélé par le ciel.»

Dans son beau livre, *Marsile Ficin et l'art*, André Chastel¹⁶, et plus récemment, dans un article brillant, James Hankins¹⁷, ont pu montrer que ce récit est un véritable roman construit sur quelques faits réels. Les faits réels, les voici. Sebastiano Gentile a établi que le manuscrit de Platon, remis par Cosme à Ficin, était venu en Italie avec Pléthon, et qu'il avait été acquis par Cosme à l'occasion du concile de Ferrare-Florence en 1438–1439. Ce manuscrit avait cette particularité qu'il était alors en Italie l'unique manuscrit grec de Platon, qui contenait la collection complète des dialogues¹⁸. Les humanistes avaient déjà fourni des traductions partielles de quelques dialogues, mais faute d'un original grec complet, aucun n'avait pu même envisager de produire la traduction de l'œuvre entière de Platon. Le manuscrit que Cosme venait d'acquérir ouvrait la voie à une traduction elle aussi complète. Concevoir cette possibilité, c'était en effet faire le projet d'une «académie», c'est-à-dire, *Plato latinus*. Lorsque, tout à la fin de sa vie, Cosme connut les premières traductions de Marsile, il crut avoir trouvé l'homme providentiel pour la réalisation de ce beau projet, et il lui remit le manuscrit de Platon en lui commandant de le traduire tout entier. Mais

¹⁶ Cf. A. CHASTEL, *Marsile Ficin et l'art*, Genève 1954, p. 7–15.

¹⁷ Cf. J. HANKINS, «Cosimo de' Medici and the «Platonic Academy»», dans: *JWCI* 53 (1990) 144–162.

¹⁸ Cf. S. GENTILE, «Note sui manoscritti greci di Platone utilizzati da Marsilio Ficino», dans: *Scritti in Onore di Eugenio Garin*, Pisa 1987, p. 51–84.

– et je crois qu’il faut ajouter cet autre fait à ceux retrouvés par Hankins – en même temps que Cosme remettait à Ficin le manuscrit de Platon, il y joignait un manuscrit de Plotin, comme un instrument de travail utile pour la traduction de Platon. Longtemps après, ce geste pouvait être compris comme un signe que, dans l’esprit de Cosme, il fallait traduire ces deux auteurs pour obtenir une véritable «académie». Aussi la coïncidence de la venue de Pico à Florence avec la parution du *Divus Plato*, et les mots qu’il prononce pour exprimer la conviction commune que Plotin doit suivre Platon, pouvaient apparaître aux yeux de Ficin comme la révélation d’une intention de Cosme, qui lui était restée cachée. De toutes façons, ce récit romanesque ne pouvait que flatter l’amour propre de Laurent le Magnifique.

Vous allez voir que cette même idée se retrouve d’une manière encore plus forte dans une exhortation que Ficin adresse à ses auditeurs dans l’introduction à un cours sur Plotin. En effet, nous savons que Marsile Ficin a donné des parties de ses commentaires sur Plotin sous la forme d’un enseignement qu’il tenait dans l’église de Santa Maria degli Angeli. Deux documents attestent ce fait. D’abord, c’est la lettre du 7 décembre 1487 de l’Abbé Général des Camaldules au prieur de Santa Maria degli Angeli pour lui dire sa réaction scandalisée en constatant que l’église avait été transformée en salle de cours¹⁹, c’est aussi la dispense accordée le 9 décembre suivant par le Chapitre de la cathédrale, qui autorise le chanoine Marsile Ficin à manquer la récitation des vêpres les jours où il donne ce cours chez les Camaldules²⁰. Or Ficin a fait imprimer, en tête de sa traduction de Plotin cette exhortation à ses auditeurs, à laquelle il devait tenir beaucoup²¹. Je la traduis pour vous.

«Pour commencer, vous tous qui venez pour entendre le divin Plotin, je vous prie de croire que c’est Platon lui-même parlant par la bouche de Plotin que vous allez entendre. En effet, que ce soit Platon qui ait revécu en Plotin (ce que les Pythagoriciens nous accorderont facilement), ou que ce soit le même démon qui ait d’abord animé Platon

¹⁹ Cf. P.O. KRISTELLER, *Supplementum Ficinianum II*, Florence 1937, Document XXXIV, p. 233–234.

²⁰ Cf. Marsilio Ficino e il Ritorno di Platone, *Mostra*, no 157, p. 187. Ces cours étaient considérés par les chanoines comme une prédication. En effet la lettre de dispense commence par ces mots: «Viso quam laudabile sit predicare Verbum Dei et quam dominus Marsilius Ficinus singulis diebus in ecclesia angelorum predicat...»

²¹ Cf. F. CREUZER, *Plotini Opera omnia*, Vol. I, p. xi.

et ensuite Plotin (ce qu'aucun Platonicien ne refusera), de toute façon c'est le même esprit qui souffle par la bouche de Platon et celle de Plotin. Mais en soufflant chez Platon, il répand un esprit plus fécond, tandis que chez Plotin il produit un souffle plus majestueux, et pour ne pas dire plus majestueux, disons simplement non moins majestueux, et quelquefois presque plus profond. Donc la même divinité, par la bouche de l'un et de l'autre, accorde au genre humain des oracles divins, des oracles dignes de part et d'autre d'un interprète doué d'une extrême pénétration, tel que, ici, il s'attache à lever les voiles des représentations, et là, il s'efforce avec beaucoup de soin, tant à traduire partout les significations les plus cachées qu'à expliquer les expressions trop brèves.

«Souvenez-vous aussi que ce n'est absolument pas avec l'aide de la sensation, ou bien sous la conduite de la raison humaine, mais grâce à un esprit plus élevé que vous allez pénétrer l'esprit sublime de Plotin. En effet, pour parler à la manière de Platon, les autres hommes nous les appelons âmes raisonnables, tandis que Plotin, lui, nous l'appelons, non pas âme, mais intellect; tous les philosophes de son temps, et surtout les Platoniciens, le nommaient ainsi. Et puissions-nous, pour pénétrer les mystères de cet auteur, bénéficier de l'aide de Porphyre, ou d'Eustochius, ou de Proclus, qui ont possédé et commenté les traités de Plotin. Cependant j'espère – chose encore bien meilleure – que l'aide de Dieu ne manquera pas à Marsile Ficin pour traduire et commenter les divins traités de Plotin. Eh bien, désormais, sous cette protection du ciel, mettons-nous à notre tour à traduire le premier traité de Plotin et à l'exposer brièvement au moyen d'un argument, puis les autres traités à la suite. Et vous, croyez que c'est Platon lui-même, en parlant de Plotin, qui s'exprime en disant: Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel je me complais totalement, écoutez-le.»

Vous aurez reconnu dans cette dernière phrase une citation de l'Évangile selon S. Matthieu, rapportant la parole de Dieu le Père dans l'épisode de la Transfiguration de Jésus²². Ficin la transpose pour exprimer les rapports de Platon et de Plotin. Ce procédé a semblé passer la mesure au bon luthérien qu'était Friedrich Creuzer qui, dans son édition de Plotin en 1835, a reproduit ce texte, mais en substituant à la dernière phrase une autre citation que l'on rencontre au moins deux fois dans l'œuvre de Ficin, tirée de l'Odyssée où Homère, présentant le devin Tirésias, dit: «Lui seul est sage, les autres voltigent comme des

²² Cf. Évangile selon S. Matthieu 17,5.

ombres»²³. Ce faisant, je crois que le grand Creuzer se privait de voir une chose essentielle: en traduisant Platon et Plotin, Ficin était persuadé d'accomplir une œuvre de rénovation spirituelle et chrétienne. Pour lui, Platon et Plotin étaient une *praeparatio evangelica*. Il le dit clairement dans la suite de la préface à la traduction de Plotin, mais avant de venir à ce nouveau point, je voudrais vous faire remarquer que, dans le texte cité, Ficin vient aussi de décrire comment il conçoit son rôle de traducteur. De même que Platon et Plotin ont été inspirés par un démon qui leur faisait proférer des oracles, de même aussi Ficin n'entreprend de traduire qu'«avec l'aide de Dieu» et «sous la protection du ciel.» Et, dans le cas de Platon, il s'attachera à dévoiler ce qu'il a caché dans les mythes, dans le cas de Plotin, à élucider le sens des opinions et à décrypter les expressions brachylogiques. Autrement dit, Ficin a bien vu que, chez Platon, la difficulté réside dans l'allégorie des mythes, chez Plotin, dans le style prégnant du discours.

Reprenons maintenant la lecture du deuxième paragraphe de la préface de Marsile Ficin. Il venait de montrer que la providence divine avait conduit toute son entreprise, il va en donner la raison. Il dit donc: «Mais puisque nous avons mis en cause la providence divine dans notre tâche de philosophe, il vaut la peine de l'examiner plus longuement. En vérité, on ne doit pas penser qu'il soit possible d'attirer progressivement et de conduire jusqu'au bout les esprits aigus et, d'une certaine façon, philosophes des hommes à la parfaite religion par aucun autre appât que celui de la philosophie. En effet, les esprits aigus s'en remettent, en majorité, à la seule raison, et quand ils la reçoivent d'un philosophe religieux, admettent volontiers et vite qu'il existe une religiosité. Et une fois qu'ils y ont goûté, ils passent plus facilement à une forme meilleure de religion, qui rentre dans le genre commun. C'est pourquoi ce n'est pas sans un dessein de la providence, à savoir appeler à elle-même d'une façon merveilleuse tous les hommes selon la capacité de chacun, qu'il est arrivé qu'une certaine sorte de philosophie religieuse est née autrefois, et chez les Perses avec Zoroastre, et chez les Égyptiens avec Hermès, en accord l'un avec l'autre, qu'ensuite elle a été en nourrice chez les Thraces avec Orphée et Aglaophemus, qu'elle a été adolescente avec Pythagore chez les Grecs et les Italiens, et qu'enfin elle a atteint sa maturité à Athènes avec le divin Platon. L'usage antique des Théologiens était de cacher les mystères divins, soit sous les nombres et les

²³ Odyssée, X,495, et CREUZER, p. xi.

figures mathématiques, soit sous les fictions poétiques, afin qu'ils ne risquent pas de devenir accessibles au premier venu. Plotin enfin a enlevé les voiles de la théologie, le premier et le seul, comme Porphyre et Proclus en témoignent, il a pénétré d'une façon divine les secrets des Anciens, mais à cause d'une incroyable concision d'expression, de la richesse des opinions et de la profondeur de la signification, il réclame, non seulement une traduction littérale, mais aussi des commentaires.»

Dans ce beau texte, Ficin argumente sur l'utilité, qui plus est, la nécessité de la philosophie, ou plus exactement de la *pia philosophia*, la philosophie religieuse, pour l'annonce de l'Évangile. Pour cela, il se réfère à la notion néoplatonicienne du *primum in aliquo genere*. Selon cette théorie, les espèces dans le genre sont les membres d'une série, qui forment une hiérarchie ayant à son sommet un premier qui est à la fois cause et principe de tous les degrés²⁴. En appliquant cette structure à la notion de religion, on arrive à cette conclusion que la religion chrétienne est au sommet du genre religion en général, et que les esprits philosophiques peuvent être conduits à remonter de cette religion en général, ou religiosité, à la religion suprême et chrétienne, par l'intermédiaire de la *pia philosophia*, appelée aussi *prisca philosophia*, la philosophie des Anciens, qui elle-même s'est incarnée successivement dans les personnages de Zoroastre, Hermès, Orphée, Pythagore et Platon. C'est la providence divine qui a suscité cette lignée de philosophes, et, pour finir, Plotin qui, «le premier et le seul», a su dévoiler les secrets des mystères religieux, objets de cette *pia philosophia*²⁵. En ce sens donc, pour Ficin, la philosophie platonicienne est la seule préparation à l'Évangile, digne de ce nom, et c'est la raison pour laquelle il se sent autorisé à attribuer même les mots de l'Évangile à Platon.

Dans le paragraphe suivant de sa préface, Ficin applique ce théorème général à la situation de son temps. Il dit en effet: «Nous donc, nous nous sommes efforcés de faire connaître et d'expliquer, chez Platon et chez Plotin, les Théologiens nommés plus haut, pour que, d'une part les poètes cessent de ranger d'une manière impie dans leurs fables les événements et les mystères de la religion, d'autre part que la foule des Péripatéticiens, c'est-à-dire presque tous les philosophes, soit avertie

²⁴ Cf. J. HANKINS, *Plato in the Italian Renaissance*, vol. I, p. 285–287.

²⁵ Cf. J. HANKINS, *ibid.*, vol. II, p. 460–464.

qu'il ne faut pas considérer cette religiosité comme des contes de bonne femme. En effet, le monde presque entier, occupé par les Péripatéticiens, est divisé principalement en deux écoles, les Alexandristes et les Averroïstes. Les premiers pensent que notre intellect est mortel, tandis que les autres prétendent qu'il est unique: les deux détruisent également le fondement de toute religion, surtout parce qu'ils semblent nier la divine providence envers les hommes, et de part et d'autre ils ont trahi leur Aristote. L'esprit d'Aristote aujourd'hui, peu de gens, mis à part le sublime Pico, notre compagnon en Platonisme, l'interprètent avec le même respect qu'autrefois Théophraste, Thémistius, Porphyre, Simplicius, Avicenne, et récemment Pléthon. S'il y en a qui pensent qu'une impiété aussi répandue et défendue par des esprits si pointus peut être effacée dans le cœur des hommes par la seule et simple prédication de la foi, sans aucun doute les faits eux-mêmes rendront évident qu'ils sont très éloignés de la vérité, il y faut une puissance beaucoup plus grande, à savoir ou bien des miracles de Dieu reconnus comme tels partout, ou à défaut une certaine religion philosophique qui pourra persuader les philosophes bien disposés à l'entendre. De nos jours, la divine providence se plaît à confirmer ce genre de religiosité par l'autorité et la raison philosophique, tandis que, au temps fixé, elle confirmera par des miracles reconnus par toutes les nations le type le plus vrai de religion, comme ce fut le cas quelquefois autrefois.»

En écrivant ces mots, Ficin nous plonge au cœur de la situation contemporaine à Florence. Les poètes maltraitent les mystères de la religion, les Péripatéticiens, comprenez les universitaires de Padoue, qu'ils soient disciples d'Alexandre d'Aphrodise ou disciples d'Averroès, ruinent la religion en niant la survie individuelle dans l'au-delà, et même en trahissant Aristote dont le sens religieux vient d'être révélé au monde savant au moyen de la traduction latine en 1481 par Ermolao Barbaro des Paraphrases de Thémistius. La *pia philosophia* aura raison des poètes et des Péripatéticiens. Et si quelques prêtres ignorants s'imaginent que leur prédication dans les églises peut suffire à toucher les esprits forts et exigeants, ils se trompent. Qu'ils ouvrent les yeux pour voir que l'athéisme résiste et qu'il faut, pour le combattre, faire appel à la raison philosophique. Si Dieu le veut, il fera des miracles avec la lecture de Platon et de Plotin.

Alors Ficin peut conclure sa préface d'une manière allègre, en disant: «Donc sous la conduite de la divine providence, nous avons traduit le divin Platon et le grand Plotin. Platon – il parle à Laurent de

Médicis – nous te l’avons envoyé il y a longtemps pour que, d’une certaine façon, il revive en toi, toi celui en qui Cosme a revécu, né de nouveau, il a grandi comme on pouvait le souhaiter, et maintenant il fleurit heureusement comme un adulte. Mais Plotin, même si c’est à bon droit que je te l’enverrais, voici que je n’ai pas besoin de te l’envoyer, car je le vois qui se hâte lui-même vers ton palais, comme attiré par Platon lui-même de même que le fer par l’aimant, pour qu’il vive une vie de bonheur avec son Platon, près de toi, Laurent le Magnifique, unique patron des Belles-Lettres. Entend donc Plotin qui parle chez toi avec Platon de tous les mystères de la philosophie mais avant de l’entendre, lui, il faut écouter Porphyre, son disciple fidèle, qui raconte sa vie, les mœurs et les faits et gestes du Maître, d’une façon concentrée mais véridique. Cette Vie de Plotin, notre cher Politiano, ton familier, homme d’un esprit pointu, pense qu’elle est aussi littéraire que philosophique, et par conséquent qu’elle te plaira tout à fait. Enfin, non seulement écoute-les avec bonheur, mais surtout sois tout à fait heureux dans la vie. Et, très cher Laurent, je te prie, comme tu m’aimes, d’aimer aussi notre cher Valori, je veux dire Philippe, homme remarquable, qui étudie la sagesse de Platon et t’aime ardemment.»

L’amour que Valori porte à Laurent et à Marsile, il le prouve en réglant la dépense du riche manuscrit qu’il a fait confectionner pour le présenter au Médicis. De nouveau, dans cette finale, Ficini nous montre Platon et Plotin ne faisant qu’un, ne voulant pas se quitter, mais prolongeant entre eux une conversation éternelle.

Cette préface si instructive, adressée à Laurent le Magnifique, date de 1490. Nous savons que Ficini avait travaillé très vite. Commencée en septembre ou octobre 1484, la traduction de Plotin était achevée le 16 janvier 1486, comme nous l’apprenons d’une lettre écrite le lendemain à Pier Leoni da Spoleto. Cette rapidité est prodigieuse, et l’on est tout étonné que Ficini ait pu accomplir une tâche si difficile en si peu de temps, un an et trois ou quatre mois! Ce record ne peut s’expliquer que par la grande connaissance que Ficini avait de toute l’œuvre de Plotin avant même d’en entreprendre la traduction complète. Nous avons encore conservé ce qui doit être le premier état de son travail, un manuscrit copié par Lucas Fabiani, son secrétaire, peut-être la mise au net de l’autographe de Ficini, et qui a dû passer entre les mains de Pico de la Mirandola puisqu’il a été annoté par lui, le codex Florence, *Biblioteca Nazionale, Conv. soppr.* E. 1.2562. Cette copie qui a enregistré l’année dans laquelle furent traduits la *Vie de Plotin* et le premier traité, authen-

tifie la date de 1484 pour le début du travail²⁶. En comparant cet état du texte à celui de l'édition définitive, on peut apprendre que, dans les années qui ont suivi, Ficin a continué à revoir cette traduction pour la perfectionner, et surtout qu'il a composé alors ses commentaires et ses annotations. Pour chaque traité, Ficin a placé en tête une analyse de l'argument et des commentaires sur chaque chapitre. Tout à coup, au milieu du commentaire sur le traité IV 3, au chapitre 13, Ficin s'arrête et s'exclame: «On ne peut pas continuer davantage à exposer les traités comme on l'a fait depuis le début jusqu'ici. En effet, si nous composons de longs arguments et, bien plus, des commentaires disposés en avant du texte des chapitres de Plotin, on va se perdre dans les explications, et cet ouvrage va grandir immensément. Nous nous sommes assez étendus. Nous avons déjà dit beaucoup. Donc à partir de maintenant il suffira d'insérer entre les chapitres de Plotin quelques brèves annotations»²⁷. En effet, j'ai compté. Ficin était parvenu alors à la fin du premier tiers des *Ennéades*, et dans l'édition de 1492, nous sommes alors au feuillet 248. Tout le reste va tenir dans les 192 feuillets qui suivent. Si Ficin n'avait pas réduit le train de son travail, nous aurions eu un volume de plus de 700 feuillets, alors que nous en avons 440. Résultat: sur les *Ennéades* I à III, Ficin a écrit des commentaires, tandis que, sur les *Ennéades* IV à VI, il n'a donné que des annotations.

Comme souvent, je crois qu'ici encore Ficin ne nous dit qu'une partie de la vérité. En effet, nous savons qu'à cette époque, il s'était mis à traduire d'autres textes néoplatoniciens et à composer le *De vita*, ou du moins le troisième livre de cet écrit. Il se détachait donc provisoirement de Plotin pour élargir sa documentation. En 1488, Ficin composait une sorte de paraphrase du *De mysteriis* de Jamblique²⁸. C'est même lui qui a donné à cet ouvrage ce titre universellement repris depuis, et qui est doublement trompeur: d'abord parce que ce n'est pas le titre donné par Jamblique, ensuite parce que l'on ne s'est guère avisé que le mot *mysteria* dans le langage de Ficin ne signifie pas exactement «mystères», mais plutôt «théologie païenne», puisque lui-même, dans sa préface,

²⁶ Cf. Marsilio Ficino e il Ritorno di Platone, Mostra, n° 114, p. 146–147 (S. GENTILE), et A.M. WOLTERS, «The first Draft of Ficino's Translation of Plotinus», dans: Marsilio Ficino e il Ritorno di Platone, Studi, vol. I, p. 305–329.

²⁷ Cf. fol. 247v dans l'édition de 1492.

²⁸ Cf. P.O. KRISTELLER, Supplementum Ficinianum, vol I, p. CXXXII–CXXXIV, et M. SICHERL, Die Handschriften, Ausgaben und Übersetzungen von Iamblichos De mysteriis, Berlin 1957, p. 182–188.

définit l'objet du livre par ces mots: *quid Aegyptii et Assyrii sacerdotes de religione rebusque divinis senserint*. Il traduisait encore deux extraits de Proclus: le premier tiré du commentaire sur l'*Alcibiade* est relatif à l'âme et aux démons, le second intitulé *De sacrificio et magia* est un fragment d'un traité sur la théurgie, et qui n'est plus connu que par le manuscrit utilisé par Ficin, l'actuel *Vallicellianus* F 20, conservé à Rome, et édité pour la première fois par Joseph Bidez²⁹. En même temps, Ficin ajoutait à ces travaux une traduction des *Sentences* de Porphyre³⁰. Encore deux traductions suivaient celles-ci, le *De somniis* de Synésius et le *De daemonibus* de Psellus³¹, et l'édition des commentaires de Priscianus Lydus sur Théophraste. Le tout était fini le 15 avril 1488, date à laquelle il envoie cet ensemble à Laurent de Médicis et à son fils Pierre. Le *De mysteriis* de Jamblique devait être adressé à l'autre fils de Laurent, Jean, le futur pape Léon X, à l'occasion de sa promotion cardinalice, le 9 mars 1489. Tous ces traités, avec quelques autres traductions platoniciennes, devaient former une superbe édition aldine en 1497. Il est trop évident que l'appétit de Ficin pour tous ces thèmes néoplatoniciens lui a été communiqué par les questions soulevées par Plotin.

Mais cette inspiration est encore plus visible pour le troisième livre du *De vita*, intitulé «La vie que l'on doit recevoir du ciel»³². Tous ces auteurs néoplatoniciens qu'il venait de traduire, Ficin les cite à présent dans ce livre dont l'occasion, nous dit-il, lui a été fournie par le chapitre 13 de l'*Ennéade* IV 3, l'endroit précis où nous l'avons vu s'arrêter dans ses commentaires sur Plotin. Les traités 3 à 5 de la quatrième *Ennéade* de Plotin, artificiellement découpés en trois parties par Porphyre, forment en réalité une très longue étude sur les difficultés relatives à l'âme. Dans les chapitres 12 et 13 du traité IV 3, il s'agit de la descente des âmes dans les corps, qui résulte d'un attrait irrésistible qui les pousse à s'incarner dans les corps préparés pour elles par l'Âme universelle³³. On comprend que ce thème ait arrêté Ficin et l'ait provoqué à lire d'autres auteurs et à traiter ce problème pour lui-même. Il

²⁹ Cf. P.O. KRISTELLER, *ibid.*, p. CXXXIV–CXXXV, et J. BIDEZ, dans: *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs*, vol. VI, Bruxelles 1928, p. 137–151.

³⁰ Cf. P.O. KRISTELLER, *ibid.*, p. CXXXV.

³¹ Cf. P.O. KRISTELLER, *ibid.*, p. CXXXVI–CXXXVIII et CXXXV.

³² Cf. Marsilio FICINO, *Three Books on Life*, ed. by C.V. Kaske and J.R. Clark, Binghamton 1989.

³³ Cf. «Plotinus», with an English Translation by A.H. ARMSTRONG, Cambridge (Mass.) 1984, p. 26–31, (Loeb Classical Library).

utilise dans son livre tout son savoir antérieur sur la *prisca theologia*, Hermès n'est pas loin, et Frances Yates a pu dire que ce traité était tout autant un commentaire sur l'*Asclépius* hermétique que sur Plotin³⁴. Pour sa part, André Chastel préfère dire que «Ficin décrit puissamment l'unité pneumatique du monde sous le ruissellement des influences planétaires, avec les correspondances et les coïncidences harmonieuses qui en résultent partout»³⁵. Ce langage quelque peu lyrique traduit probablement la fièvre joyeuse avec laquelle ce livre a été écrit, puisque nous apprenons par la préface adressée à Matthias Corvin, le roi de Hongrie, que tout était fini le 10 juillet 1489. Cinq mois plus tard le livre sortait des presses d'Antonio Miscomini. Ce devait être l'un des livres le plus réimprimé et donc le plus lu de Ficin.

Comme vous le voyez, la traduction des *Ennéades* de Plotin a été pour Marsile Ficin l'occasion et la cause féconde de beaucoup d'autres travaux. En effet, non seulement il a produit cette traduction latine qui sera réimprimée huit fois jusqu'en 1855 – à partir de 1580 elle accompagne le texte grec, et ce sera toujours le cas jusqu'à l'édition moderne d'Émile Bréhier en 1924, où le texte grec est suivi pour la première fois d'une autre traduction que celle de Ficin –, mais encore il a composé un commentaire et des annotations, en outre il a constitué une petite sélection de textes néoplatoniciens qui exerceront une grande influence au XVI^e siècle, et il a écrit son livre *De vita*, trente fois réimprimé. C'est pourquoi la célébration que vous avez voulu faire aujourd'hui, au-delà de la seule traduction de Plotin, doit aussi prendre en compte tout cet ensemble de travaux.

Nous sommes stupéfaits en considérant la quantité, la qualité et la rapidité du travail exécuté par Marsile Ficin dans ces années 1488–1492. Le secret de cette extraordinaire fécondité doit être cherché dans les qualités exceptionnelles de Ficin comme philologue. L'édition critique de Plotin par Henry/Schwyzler nous a appris que, comme presque tous les textes anciens, celui de Plotin n'a pas été particulièrement bien transmis. Les plus anciens manuscrits conservés datent du XIII^e siècle, et la tradition se divise en trois familles. Or Ficin ne connaissait qu'un seul manuscrit d'une seule famille. Toute son information venait, comme nous l'avons dit, du *Laurentianus* 87,3, témoin certes de bonne

³⁴ Cf. F.A. YATES, *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, Chicago 1964, p. 66.

³⁵ Cf. A. CHASTEL, *Marsile Ficin et l'art*, p. 42.

qualité de la première famille, mais témoin qui ne dit tout ce qu'il sait que dans la confrontation à un autre manuscrit, le *Parisinus graecus* 1976, que Ficin n'a pas eu à sa disposition. Ficin ne pouvait donc pas faire un travail critique à proprement parler. Tout ce qu'il pouvait faire pour résoudre les difficultés du texte fourni par son manuscrit grec, était de la *divinatio*, des conjectures. Sa parfaite connaissance du grec de Platon lui a permis de proposer très souvent des conjectures excellentes. La petite édition de la *Philosophische Bibliothek* par Harder, Theiler, Beutler, que l'on peut regarder comme une *editio variorum*, présente près de cent vingt fois le nom de Ficin. Cela signifie que chaque fois Ficin a proposé une lecture digne d'être prise en considération pour l'établissement du texte grec. Par exemple, c'est grâce à une conjecture de Ficin, affinée par Kirchhoff que maintenant nous faisons dire à Plotin en *Enn.* VI 9,9.9 que dans le milieu divin «nous respirons», ἐμπνέομεν plutôt que «nous soufflons l'unité», ἐν πνέομεν³⁶, ce qui serait vraiment le monde à l'envers! Une étude spéciale de ce que le texte de Plotin doit à Ficin est encore à faire. Une évaluation très partielle faite autrefois par le Père Festugière démontre la grande qualité des lectures et des traductions de Ficin³⁷. La qualité de sa lecture se manifeste également par la division du texte en chapitres, avec des titres ou des manchettes qui expriment la progression des idées. Nous devons à Ficin une intelligence de la pensée de Plotin qui du premier coup a été presque parfaite.

Ce succès est le fruit d'un accord profond que Ficin avait établi avec ses auteurs favoris. Sans doute, comme institution scolaire, l'Académie a été «un mythe», comme l'a montré James Hankins, mais le style de vie et les objets de «l'expérience intérieure» de Ficin étaient aussi ceux de Platon et de Plotin³⁸. Il a pratiqué la vie philosophique, nourri qu'il était des doctrines et des valeurs que les Platoniciens nous ont transmises. Il n'est que de lire sa correspondance pour s'en persuader. Ficin pensait comme Érasme qui devait écrire quelques cinquante ans plus tard: «Bien que partout l'autorité doive être réservée en premier aux Saintes Écritures, cependant je trouve parfois chez les Anciens ou chez les Païens des paroles ou des écrits d'une nature si pure, si sainte et si divine,

³⁶ Cf. Plotini Opera, edd. P. Henry et H.-R. Schwyzer, tomus III, Paris 1973, p. 322.

³⁷ Cf. A.J. FESTUGIÈRE, La philosophie de l'amour de Marsile Ficin, Paris 1941, p. 149–152, sur la traduction par Ficin de *Enn.* IV 7.

³⁸ Cf. P.O. KRISTELLER, Il pensiero filosofico di Marsilio Ficino, Firenze 1953, p. 218–245.

que je ne puis me défendre de croire que quelque pouvoir bienfaisant guidait leur âme quand ils écrivaient. Et il se peut que l'Esprit du Christ se soit répandu plus largement que nous ne le croyons généralement. Plus d'un homme qui ne figure pas dans nos catalogues de saints devraient y avoir leur place marquée³⁹. Bien que l'on ait souvent dit que le tempérament de Marsile Ficin était celui d'un mélancolique, je trouve pour ma part que Ficin, dans sa communion avec Platon et Plotin, se révèle comme un philosophe optimiste. Les maximes qu'il avait fait inscrire sur ses murs en disent long à cet égard: «De bonheur en bonheur, ainsi va le monde. Sois content du présent. N'attache pas d'importance à l'argent. Ne désire pas les honneurs. Fuis les excès. Fuis les affaires. Sois content du présent»⁴⁰. *Laetus in praesens*, évidemment une réminiscence d'Horace⁴¹.

Un même esprit rendait Ficin contemporain de Platon et de Plotin. Comme on le sait, il célébrait le jour anniversaire de la naissance de Platon, comme Plotin l'avait fait avant lui, en renouvelant une tradition interrompue depuis 1200 ans. Ensemble, nous aussi, nous célébrons une naissance, ou plutôt une renaissance. A Florence, en 1492, Plotin est réapparu, comme une étoile de première grandeur, dans le ciel de la philosophie. Ce fut l'œuvre de Marsile Ficin. Il y a cinq cents ans.

³⁹ Cf. *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, tomus I 3, Amsterdam 1972, *Colloquia, Convivium religiosum*, p. 251. 615–620.

⁴⁰ Cf. Marsilio FICINO, *Lettere I, Epistolarum familiarium liber I*, a cura S. Gentile, Firenze 1990, p. 92–93 (Epistola 47 à Francesco Musano).

⁴¹ Cf. HORACE, *Odes II*, 16,25.